

**THEODOR  
REIK**

**LE PSYCHOLOGUE  
SURPRIS**

**PRÉFACE DE  
ELISABETH ROUDINESCO**



Extrait de la publication

**DENOËL**

**L'ESPACE ANALYTIQUE**



# **Le Psychologue surpris**

DU MÊME AUTEUR

- Le Rituel. Psychanalyse des rites religieux* (Vienne, 1928), Paris, Denoël, 1974. Préface de Jacques Hassoun.
- Le Besoin d'avouer* (Vienne, 1926-1928, New York, 1958), Paris, Payot, 1973.
- Le Masochisme* (New York, 1941), Paris, Payot, 1953.
- Écouter avec la troisième oreille. L'expérience intérieure d'un psychanalyste* (New York, 1948), Paris, Epi, 1976.
- Psychologie des rapports sexuels. Amour et sexe* (New York, 1948), Paris, éditions du Triolet, 1948.
- Fragment d'une grande confession* (New York, 1949), Paris, Denoël, 1973.
- Variations psychanalytiques sur un thème de Gustav Mahler* (New York, 1953), Paris, Denoël, 1972. Préface de Jacqueline Rousseau-Dujardin.
- Écrits sur la musique* (New York, 1953). Première et deuxième partie de l'ouvrage original, Paris, Les Belles-Lettres, 1984. Préface de Jacqueline Rousseau-Dujardin.
- Trente ans avec Freud* (New York, 1956), Bruxelles, Complexe, 1976.
- Mythe et culpabilité. Crime et châtement de l'humanité* (New York, 1957), Paris, PUF, 1979.
- La Création de la femme* (New York, 1969), Bruxelles, Complexe, 1975.

**Theodor Reik**

**Le Psychologue  
surpris**

**Deviner et comprendre  
les processus inconscients**

Préface de  
**Elisabeth Roudinesco**

**Traduit de l'allemand par Denise Berger**

**DENOËL**

Titre original :  
DER UBERRASCHTE PSYCHOLOGE  
UEBER ERRATEN UND VERSTEHEN  
UNBEWUSSTER VORGEANGE

Éditeur original :  
© by A.W. Sijthoff's Uitgeversmaatschappij. Leiden, 1935.

*Et pour la traduction française :*  
© 1976, by Éditions Denoël  
Nouvelle Édition 2001  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.25206.X  
B 25206.5

*A Monsieur le Docteur  
I.E.G. VAN EMDEN*

*en amitié*





## Theodor Reik : pour l'amour de Freud

Parmi les disciples viennois du deuxième cercle, venus à la psychanalyse autour de 1910<sup>1</sup>, Theodor Reik occupe une place particulière. Il est connu en France<sup>2</sup> à cause du procès pour exercice illégal de la médecine dont il fut la victime en 1925, et qui conduisit Freud à rédiger son célèbre ouvrage sur *La Question de l'analyse profane*<sup>3</sup>. Mais l'on ignore en général qu'il fut aussi un pionnier de la psychanalyse appliquée, un excellent spécialiste de la criminologie, un militant de l'abolition de la peine de mort, un mélomane averti et un remarquable clinicien du masochisme<sup>4</sup> et de la névrose ordinaire.

De même, on oublie souvent à quel point il fut vilipendé par ses collègues, aussi bien dans sa ville natale qu'après son terrible exil américain. Adoré de Freud, Reik était du même coup jaloué par les autres disciples qui le regardaient comme un provocateur et lui reprochaient de haïr les médecins. Ils le blâmaient pour son arrogance et pour sa manière de se soumettre à Freud et de trouver toujours justifiées les critiques que celui-ci lui adressait<sup>5</sup>. À Vienne, on l'appelait l'enfant terrible de la psychanalyse, le « fou du roi », ou encore « simili-Freud ».

Reik se complaisait à imiter le maître avec une sorte de passion qui ne faisait que traduire cet élan du transfert et du contre-transfert dont il fut lui-même un brillant théoricien. Il

ressemblait à Freud, il portait la barbe de Freud, il fumait les cigares de Freud, il parlait comme Freud, mais il n'osa jamais se dire l'ami de Freud : « Non, je ne suis pas son ami, confia-t-il un jour, car on ne peut pas être l'ami d'un génie <sup>6</sup>. »

Cette identification à la figure du « grand homme » ne l'empêcha pas d'être un auteur original, et c'est pour cette raison que Freud fut à son égard d'une fidélité exemplaire, comme il savait l'être quand il reconnaissait parmi ses proches un véritable talent. Il l'aida financièrement, lui envoya des patients et lui confia des tâches intellectuelles et militantes, sans jamais s'interdire de le critiquer s'il le jugeait nécessaire.

Né à Vienne, le 12 mai 1888, Reik était issu d'une famille de la moyenne bourgeoisie juive. Son père, libre penseur, et fondé de pouvoir dans une banque, avait pris pour épouse Karoline Trebitsch, la fille d'un patriarche talmudiste.

Très tôt, Reik prit le parti de son père, tout en restant ébloui par l'érudition de son grand-père maternel, lequel manifestait sans cesse son intolérance à l'égard des idées laïques. Cet homme tyrannique rendit la vie infernale à sa fille Karoline qui souffrait de dépression chronique. Un jour, ne supportant pas la présence du buste d'un dieu grec dans la maison de son gendre, il s'empara d'un marteau et brisa le nez de la statue, causant une grande peur à ses petits-enfants qui durent se confronter chaque jour à cette tête mutilée désormais semblable à un fantôme <sup>7</sup>.

Ainsi Reik fut-il marqué dans son enfance par cette dichotomie typique des intellectuels juifs viennois, partagés entre un désir de renoncement à la religion des ancêtres, une difficile aspiration à la déjudaisation et la conviction que le fait d'être un Juif infidèle était encore la meilleure manière d'accomplir le destin d'une impossible judéité, dans un monde en proie au déclin inéluctable de la figure de Dieu <sup>8</sup>.

Orphelin à l'âge de vingt ans, contraint de gagner sa vie, il poursuivit néanmoins ses études de psychologie et de littérature

française et allemande. En 1910, il découvrit l'œuvre de Freud en lisant *L'Interprétation des rêves* et s'en inspira pour rédiger la première thèse européenne d'obédience psychanalytique. Elle portait sur *La Tentation de saint Antoine* de Gustave Flaubert. Il l'envoya à Freud et, à l'âge de vingt-trois ans, en 1911, après une entrevue mémorable dans le bureau de la Bergasse, il scella son destin à celui du mouvement psychanalytique en devenant membre de la Wiener Psychoanalytische Vereinigung (WPV).

À cette époque, il souffrait de ses longues fiançailles avec Ella Oratsch, qu'il aimait depuis son enfance mais avec laquelle il n'avait pas de relations sexuelles. Les conventions, auxquelles Freud avait lui-même souscrit vingt ans auparavant, et qui n'étaient pas étrangères à sa théorie de la sexualité, contraignaient les jeunes gens de bonne famille à se soumettre à une période de chasteté pré-nuptiale qui durait parfois pendant dix ans. Rongées par la frustration, les filles sombraient dans une névrose hystérique qui les conduisait bien souvent chez le spécialiste des maladies nerveuses, tandis que les garçons fréquentaient les maisons closes ou entretenaient des liaisons coupables avec des veuves ou des femmes mariées, elles-mêmes lassées d'une vie conjugale inactive et monotone.

Ce fut le cas de Reik : « Les psychanalystes sont unanimes, écrira-t-il, à juger malsaines de longues fiançailles entre deux jeunes gens résolus à ne pas avoir de rapports physiques. (...) Notre cas me paraît caractéristique. Nous nous retrouvions Ella et moi presque chaque jour, seuls et loin de tout regard. (...) Serrés l'un contre l'autre, nous échangeions des baisers mais sans aller jusqu'au "pelotage". Ella, qui devait à son éducation d'insurmontables inhibitions, s'y serait refusée et je respectais sa volonté, d'autant que j'étais moi-même assailli de craintes et de scrupules ? »

En 1913, sur le conseil de Freud, Reik partit pour Berlin afin de se former sur le divan de Karl Abraham. Quelque temps plus tard, parvenue à sa majorité, Ella quitta le domicile paternel

pour rejoindre son futur époux, non sans avoir essuyé une tempête d'indignations et de reproches : « Depuis sept ans, nous nous étions vus presque chaque jour mais elle était encore vierge et moi je m'étais conduit comme le dernier des imbéciles<sup>10</sup>. » Atteinte d'une grave maladie de cœur, Ella mourra prématurément. En 1934, Reik épousera Marija Cubelic avec laquelle il émigrera aux États-Unis.

Comme Freud, mais de façon sans doute plus consciente, Reik était immergé dans cet esprit viennois de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dont Carl Schorske a si bien décrit la tournure et les ambivalences<sup>11</sup>. Fasciné par le sexe, la mort et le rêve, il avait le don de disséquer à l'infini la signification de ses actes, de ses angoisses, de sa névrose, et d'en retrouver le reflet dans les grandes œuvres de l'art et de la littérature. À l'image des poètes, il aimait naviguer dans les profondeurs de l'intime, non pas par complaisance ou par obscénité, mais parce qu'il avait la certitude que la nouvelle doctrine allait changer la face du monde.

À ses yeux, la science inventée par Freud avait pour mission d'ébranler le sommeil de la raison et de révéler à l'homme ce qu'il ignorait de lui-même. Héritière du romantisme allemand, elle dévoilait la face cachée d'une atemporalité de l'inconscient dont le contenu ressemblait à ces ruines de l'Antiquité gréco-latine vers lesquelles les Viennois se tournaient, croyant y voir surgir les rites de la monarchie des Habsbourg et des Wittelsbach.

Refusant la rumination narcissique, si répandue à Vienne dans la pratique du journal intime, Reik revendiquait l'art de l'introspection, différente à ses yeux de la contemplation de soi ou de l'autoanalyse. En cela d'ailleurs, il était encore plus viennois que ses compatriotes qui tournaient en dérision les passions egologiques qu'ils avaient eux-mêmes allumées. Il passa donc son existence à raconter sa vie afin de mieux dénier à l'art

autobiographique toute possibilité de connaissance de soi. En témoigne l'un de ses ouvrages majeurs, *Fragment d'une grande confession*, dont le titre est emprunté au récit de Goethe, *Poésie et vérité*<sup>12</sup>.

Avant même de se consacrer à la psychanalyse, Reik s'était enthousiasmé pour Goethe au point de lire intégralement son œuvre. En fait, comme il le dira plus tard, il souffrait d'une « compulsion obsessionnelle » à l'égard des productions du prince de la littérature allemande. Il puisait en elles une langue secrète et mystérieuse qui lui intimait l'ordre de servir une cause exemplaire. Habité par le texte goethéen, il éprouvait à son contact une extase semblable à celle que les mystiques côtoient lorsqu'ils se sentent appelés par la parole divine.

La conversion de Reik à l'œuvre de Goethe fut la première étape de son entrée dans l'amour de Freud, un amour fou et assumé, fait de servitude et de joie. Reik inventa un Freud transcendé par l'amour qu'il lui portait et il le compara à un héros de cape et d'épée : « Un chevalier juif dans l'armure resplendissante de l'intégrité et du courage de ses convictions profondément enracinées<sup>13</sup>. »

Grâce à sa cure avec Abraham, il comprit que sa manie goethéenne remontait à un souvenir d'enfance.

À l'âge de neuf ans, lors d'une soirée, il s'était endormi sur le canapé du salon familial. Son père en profita pour dérober son journal intime dont il lut quelques passages devant ses hôtes en annonçant fièrement que Theodor deviendrait peut-être écrivain ou poète.

Quelques jours plus tard, apercevant le buste de Goethe qui trônait sur la bibliothèque paternelle, Reik établit un lien entre l'image du poète et le souhait de son père. De là naquit sa compulsion à lire l'œuvre goethéenne : « J'ai compris longtemps après, dira-t-il, ce que Goethe avait représenté pour moi et pourquoi j'avais reçu cet ordre mystérieux. La psychanalyse avait montré que pour beaucoup d'Allemands et d'Autrichiens

cultivés, Goethe incarnait non seulement le “ grand homme ”, mais aussi dans leur inconscient le personnage sublimé du père. Freud avait montré que cette idée du “ grand homme ” dérive de l'image du père, dont pour l'enfant les traits caractéristiques sont la volonté, la valeur des réalisations, la fermeté d'esprit et avant tout l'autonomie et l'indépendance, ainsi qu'un détachement divin pouvant aller jusqu'à la négligence. C'est un être qu'on doit admirer, à qui on peut se fier, mais qu'il faut craindre <sup>13</sup>. »

Chez Reik, l'amour de Goethe avait donc précédé l'amour de Freud. Mais faute de devenir un grand écrivain comme le souhaitait son père, le jeune garçon s'était donné pour tâche de lire la totalité de l'œuvre du poète. Par la suite, il découvrit en Freud l'image sublimée d'un Goethe transfiguré par la psychanalyse. Et du coup, le texte goethéen devint pour lui la source inépuisable de toutes les formes possibles d'expressions autobiographiques, une manière de se raconter sans avoir l'air de céder au cérémonial du journal intime.

Comme Freud, Reik pensait que les écrivains et les poètes avaient une connaissance de l'inconscient – et donc de leur propre inconscient – supérieure à celle des spécialistes de l'âme. Aussi les œuvres littéraires devaient-elles servir de modèle, non seulement à l'écriture des cas cliniques, mais à la méthode psychanalytique elle-même en tant qu'exploration scientifique de la subjectivité.

Le texte goethéen occupa une place privilégiée au cœur de ce dispositif. Travesti en un modèle d'introspection freudienne, il permettait à Reik de projeter son histoire sur celle du narrateur de *Poésie et vérité*, c'est-à-dire sur une autobiographie elle-même réinterprétée à la lumière de la psychanalyse et des écrits de Freud.

Goethe cultivait avec délice la dissimulation de soi, déclarant volontiers qu'aucun homme ne peut jamais se connaître. Cela ne l'empêcha pas de se confesser et de parler abondamment de

lui. Pour cette raison, il fut l'un des auteurs les plus étudiés<sup>15</sup> par la communauté psychanalytique de langue allemande, comme le fut Shakespeare par les psychanalystes anglais. Son *Faust* connut un grand nombre d'interprétations, presque autant qu'*Hamlet* ou *Œdipe*.

Freud et Reik se passionnèrent pour l'autobiographie de Goethe, lequel avait d'ailleurs donné des armes pour exciter leur curiosité en livrant de manière énigmatique plusieurs épisodes de son intimité amoureuse.

En 1917, soucieux de trouver dans la littérature la confirmation de ce que lui racontaient certains patients, Freud publia une étude sur *Poésie et vérité*<sup>16</sup>. Il prenait appui sur une scène de vaisselle cassée et jetée par la fenêtre pour montrer à quel point un jeune enfant réalise, par ce geste magique, sa volonté de faire mourir ou disparaître le frère dont il est jaloux et par lequel il se croit supplanté auprès de sa mère. Ce thème classique de la rivalité fraternelle sera repris par Jacques Lacan.

En 1930, au moment de recevoir le prix Goethe, Freud, avec une stupéfiante assurance, attribua au poète son propre désir de reconnaissance de la psychanalyse : « Je pense que Goethe n'aurait pas (...) rejeté avec hostilité la psychanalyse. Il s'en était même approché sur bien des points et il avait, de sa propre intuition, découvert des choses que nous avons pu confirmer depuis lors ; et bien des conceptions qui nous ont valu critiques et railleries sont défendues par lui comme allant de soi<sup>17</sup>. »

De son côté, Reik se pencha sur un épisode de la vie de Goethe qui avait déjà suscité plusieurs commentaires. Dans un passage célèbre de *Poésie et vérité*, l'écrivain raconte comment, en 1771, il abandonna sans explication la jeune Frédérique Brion, fille du pasteur de Sesenheim, après une fulgurante idylle et au moment même où il l'aimait le plus. Il éprouva ensuite une intense émotion, manqua de tomber malade et conserva dans sa mémoire, pendant quarante ans, le souvenir nostalgique des moments magnifiques passés en compagnie de

la jeune fille : « Une telle inclination de jeunesse, nourrie à l'aventure, est comparable à la bombe lancée pendant la nuit, qui s'élève suivant une ligne brillante et gracieuse, se mêle aux étoiles, semble même s'arrêter un moment parmi elles, et qui, descendant ensuite, trace de nouveau le même trajet, mais en sens inverse, et enfin, là où sa course se termine, engendre la ruine <sup>18</sup>. »

Mêlant sa propre histoire à celle de Goethe, Reik réfuta les arguments des précédents commentateurs qui avaient imaginé, les uns une grossesse ou une folie de Frédérique, les autres une goujaterie ou un savant calcul de la part de Goethe. Il fit l'hypothèse que cette rupture avait pour causes une phobie des maladies vénériennes, une terreur superstitieuse du baiser et un désir inconscient d'hostilité du poète à l'égard de sa sœur Cordélia. Il trouva dans cette histoire un écho de la sienne avec Ella.

En fait, l'enchevêtrement des références et des identifications multiples, dont on découvre la logique en lisant *Fragment d'une grande confession*, éclaire autant l'épisode de l'abandon de Frédérique que la structure même du récit reikien. À la manière d'une cure psychanalytique, revue et corrigé par la technique proustienne de la mémoire involontaire, celui-ci se déploie d'un événement à un autre, d'un rêve à une pensée, d'une remémoration à une mise en abîme. Il évolue au fil d'un art romanesque plus proche de la musique que de la littérature.

Si Reik emprunte à Goethe un modèle autobiographique, il cherche dans l'œuvre de Gustav Mahler le leitmotiv capable d'accompagner son grand désir de confession. Par certains côtés, il aborde l'œuvre du musicien de la même manière que celle du poète, à travers des évocations et des associations libres.

En 1925, alors qu'il passait quelques jours de vacances dans le Semmering, Reik apprit la mort brutale de Karl Abraham. À la demande de Freud, il accepta de prononcer devant la WPV, dès son retour, l'éloge funèbre de celui qui avait été son ana-



lyste. Il partit alors se promener le long d'un chemin bordé de sapins et fut bientôt assailli, en son for intérieur, par le souvenir d'un fragment mélodique de la *Deuxième Symphonie* de Mahler : « Il semblait pour ainsi dire être le leitmotiv du deuil de mon ami mort mais il interférait aussi avec d'autres associations qui n'avaient rien à voir avec cela <sup>19</sup>. »

Vingt-huit ans après cet événement, Reik publia une longue étude, *Variations psychanalytiques sur un thème de Mahler*, dans laquelle, à partir de ce souvenir et toujours obsédé par la même mélodie, il reconstruisait l'histoire de sa jeunesse viennoise. Cet ouvrage nostalgique rappelle ceux de Stefan Zweig et d'Arthur Schnitzler. Reik y évoque non seulement les premières réunions de la WPV et sa rencontre avec Mahler, mais aussi l'histoire des relations du musicien avec ses contemporains. Ainsi mêle-t-il une étude musicologique à une analyse de la place de Mahler dans la société viennoise et dans la vie de Freud. Le livre s'achève sur un commentaire de la fameuse « cure » menée par Freud avec le musicien au bord du lac, près de Leyde.

Celle-ci avait eu lieu le 26 août 1910. Mahler souffrait d'inhibitions et de problèmes conjugaux. En outre, il était obsédé par l'intrusion répétitive d'une banale mélodie qui venait sans cesse gâcher sa musique. Au cours d'une marche de quatre heures, il parvint à se rappeler qu'à la suite d'une scène de ménage particulièrement violente entre son père et sa mère il s'était enfui et avait entendu un orgue de Barbarie jouer un air populaire viennois. Fixé dans sa mémoire, cet air faisait retour périodiquement sous la forme d'une mélodie encombrante.

Quant à l'inhibition sexuelle du musicien, Freud la traita de la façon suivante : « Je suppose, dit-il, que votre mère s'appelait Maria. Certaines de vos phrases me le confirment. Comment se fait-il que vous ayez épousé une femme portant un autre prénom, Alma, alors que votre mère a eu dans votre vie un rôle prépondérant ? » Mahler répondit qu'il avait pris l'habitude

d'appeler sa femme Maria et non pas Alma alors qu'elle portait le double prénom d'Alma-Maria.

Comparant son cas à celui de Mahler, Reik soulignait que son livre lui permettait de faire le deuil de n'avoir pas été un génie créateur, à l'égal de Mahler et de Freud. Les *Variations* mettaient ainsi un point final à l'introspection reikienne commencée avec le *Fragment*. Néanmoins l'interminable analyse entreprise avec Goethe, poursuivie avec Freud sous la houlette d'Abraham, et achevée avec Mahler, servit toujours de trame structurale à l'élaboration des œuvres de Reik. Elles sont en effet toujours construites sur le même modèle : à la manière d'un roman familial en forme de quatuor, comme le souligne fort bien Jacqueline Rousseau-Dujardin <sup>20</sup>.

Avant de retracer la suite de l'itinéraire de Reik, arrêtons-nous un instant sur cet épisode de l'analyse de Mahler qui ne fut connu qu'après la publication par Ernest Jones <sup>21</sup>, en 1957, du troisième volume de sa biographie de Freud.

Reik s'y intéressa avant cette date. En 1935, émigré à La Haye, il effectua des recherches sur le musicien en vue de rédiger sa biographie et il fut le premier à établir les faits avec la rigueur d'un historien en demandant à Freud des éclaircissements. Il les obtint d'ailleurs par retour de courrier : « J'ai eu l'occasion, disait Freud, d'admirer chez cet homme une géniale faculté de compréhension. Aucune lumière n'éclaira la façade symptomatique de sa névrose obsessionnelle. Ce fut comme si on avait creusé une profonde et unique tranchée à travers un édifice énigmatique <sup>22</sup>. »

Reik chercha ensuite à démontrer que Freud avait su apprécier le génie de Mahler. Le débat était de taille car, à plusieurs reprises, le maître avait fait savoir qu'il n'entendait rien à la musique : « La mystique m'est aussi fermée que la musique », avait-il dit à Romain Rolland en 1929 <sup>23</sup>. Comment avait-il pu, dans ces conditions, « entendre » la plainte mahlérienne et faire émerger ce souvenir de la mélodie intrusive ?

Dans le *Journal d'analyse* de Marie Bonaparte, que j'ai pu consulter pour la première fois grâce à Célia Bertin, on trouve un long commentaire de Freud sur cette question. A la princesse qui ne comprend rien à la musique de Mahler et la juge dénuée de talent, Freud répond que le musicien avait une « compréhension géniale de l'analyse ». Certes, il ne prend pas position sur la place de l'invention mahlérienne dans l'histoire de la musique, comme le fera Reik, mais il s'abstient en tout cas de souscrire au jugement de la princesse<sup>24</sup>.

Durant la Première Guerre mondiale, mobilisé comme lieutenant dans l'armée autrichienne, Reik fut envoyé au Monténégro où il assista horrifié à la pendaison sur la place d'un village d'un vieil homme et de son fils détenus comme otages. Un mois plus tard, il fut désigné comme avocat dans une cour martiale où l'on jugeait un jeune Monténégrin coupable de vendetta : « Il appartenait à une tribu albanaise d'hommes à demi civilisés ayant une organisation sociale et une conception du droit également primitives. Dans les montagnes où ils vivaient, la loi du clan restait aussi forte qu'autrefois et l'on trouvait normal de venger le meurtre d'un homme d'un des clans par le meurtre d'un membre du clan ennemi<sup>25</sup>. »

Malgré une vigoureuse plaidoirie, Reik ne parvint pas à empêcher l'exécution du jeune homme. Au cours du procès, saisi d'angoisse, il se souvint d'un vers de Goethe tiré d'*Iphigénie en Tauride* : « Va et partout proclame/Que quelque crime que l'homme commette,/L'esprit humain le rachète. » Au cours d'un long travail d'introspection, il arriva à la conclusion qu'il s'était identifié au meurtrier parce que au même âge il avait lui-même « commis un meurtre en pensée ».

Comme on le voit, Reik faisait bien partie de cette génération pour laquelle tout engagement dans une réflexion théorique avait pour condition préalable une réflexion sur soi, une

« épreuve », un passage, une « passe » au sens lacanien du terme <sup>26</sup>.

L'aventure monténégrine transforma Reik en un adversaire résolu de la peine de mort.

Après la guerre, installé comme praticien à Vienne, il succéda à Otto Rank comme secrétaire de la WPV. Malgré le soutien de Freud, il eut du mal à survivre dans un pays exsangue et réduit à néant par l'effondrement de l'Empire austro-hongrois. Assistant impuissant à l'agonie d'Ella, il eut des troubles somatiques et décida de faire une deuxième tranche d'analyse sur le divan de Freud. N'ayant plus de relations sexuelles avec son épouse, il se sentait coupable une nouvelle fois de désirer une autre femme. Au cours d'une séance, Freud se livra, comme cela lui arrivait parfois, à l'une de ces interprétations sauvages dont il avait le génie : « Vous souvenez-vous, lui dit-il, du roman de Schnitzler, *Le Meurtrier* <sup>27</sup> ? »

Reik connaissait parfaitement l'ouvrage pour avoir lui-même étudié l'œuvre de l'écrivain. Le roman met en scène l'histoire d'un homme partagé entre son amour pour une femme atteinte d'une maladie cardiaque et son désir pour une autre. Ne parvenant pas à choisir, il finit par tuer la première au moment où la deuxième le quitte pour un autre homme. Il expie son crime en se laissant abattre dans un duel.

Freud avait donc réussi à faire émerger à la conscience de Reik son souhait refoulé de voir mourir sa femme pour pouvoir épouser sa maîtresse <sup>28</sup>.

Nul doute que toutes ces expériences – celle du divan et celle de la vie – l'incitèrent à approfondir son intérêt pour la criminologie et l'anthropologie.

Depuis la publication par Freud de *Totem et tabou* <sup>29</sup> Reik s'était intéressé à la question du rituel. En 1928, il rassembla ses conférences et les publia dans un volume intitulé *Le Rituel, psychanalyse des rites religieux* <sup>30</sup>. S'appuyant sur la comparaison freudienne entre le primitif et le névrosé et entre la religion et la



# L'ESPACE ANALYTIQUE

collection fondée par Maud Mannoni  
dirigée par Alain Vanier

«La psychanalyse sera psychologique ou ne sera pas.» C'est ce qu'affirme Theodor Reik, l'un des premiers psychanalystes «laïques». D'où le titre de cet ouvrage. Surpris, le psychanalyste le sera par les émergences de l'inconscient en lui autant qu'en son patient. Il doit continuer à pouvoir l'être, s'il veut rester au vif de l'exercice psychanalytique. L'apprentissage théorique ne suffit pas, il lui faut maintenir vivant en lui le cheminement amorcé lors de sa psychanalyse personnelle.

En critiquant certaines systématisations du moment (1935), à son sens abusives et mortifères, en restant au plus près de la situation psychanalytique, Reik tente d'approfondir des expériences dont l'assignation scientifique est difficile. Les éclaircs d'exemples cliniques développés avec la virtuosité associative qu'on lui connaît mettent l'accent sur la rencontre obligée entre les processus inconscients de l'analyste et ceux de son patient dans le déroulement de la même cure. Reik reprend ainsi au niveau de la relation analyste-analysé les notions d'introjection et de projection. Mais, toujours loin des systèmes, il affirmera l'impossibilité de la compréhension totale, à ses yeux suspecte, en même temps que la nécessité d'accepter la souffrance qui peut naître des surprises de l'inconscient.

*Né en Bohême en 1888, Theodor Reik fait à Vienne des études de psychologie et de littérature. En 1910, il entre en relation avec Freud. Après la Première Guerre mondiale, il s'établit comme psychanalyste et devient secrétaire de la Société psychanalytique de Vienne. En 1928, il quitte Vienne pour Berlin. Le régime hitlérien l'obligeant à fuir l'Allemagne, il émigre d'abord aux Pays-Bas puis aux États-Unis, où il demeure jusqu'à sa mort en 1969.*

Illustration de couverture :  
© Christian Roux

B 25206.5  05.01  
ISBN 2.207.25206.X  
150 FF TTC 24,24 €

